

Rarement une journée se passait sans qu'elles se trouvassent ensemble, travaillant à quelque petit ouvrage d'aiguille, se parlant à de rares intervalles. Quand elles levaient les yeux, et que leurs regards se rencontraient, elles souriaient doucement et reprenaient une tâche qu'elles s'étaient obligées à finir.

C'était une amitié douce, conforme à celles que l'on devrait non-seulement désirer, mais s'efforcer de grouper autour des jeunes filles.

Victorine réalisait complètement le portrait que saint Jérôme trace d'une vierge chrétienne.

Elle travaillait de ses mains, sachant qu'il est écrit que : "*Celui qui ne travaille point ne doit point manger...*" Il n'y avait rien de plus agréable que sa sévérité, de plus sévère que sa douceur, et rien de plus doux que sa tristesse... ses paroles tenaient du silence, et son silence parlait...

Victorine était illettrée.

Sa mère l'avait gardée près d'elle, la couvant avec tendresse et trouvant la science inutile pour en faire une honnête femme et une femme heureuse. Elle ne connaissait guère que l'Écriture-Sainte, et croyait en savoir assez.

En songeant au couvent, elle ne voyait qu'un seul ordre capable de l'attirer.

Sa nature bonne, courageuse et placide, la portait vers la ruche active peuplée par Vincent de Paul.

Elle se sentait la force de panser les plaies, de montrer le ciel aux agonisants, d'enseigner à lire aux enfants pauvres ou de suivre les soldats sur le champ de bataille ; aucune des tâches multiples de la sœur de charité ne paraissait trop dure à cette vaillante fille. Elle priait en actions. Debout avant le jour, rendue à l'église aux premières lueurs de l'aube, elle ne sortait que pour monter dans les mansardes de pauvres gens qui la regardaient comme une Providence.

Elle refaisait de ses bras robustes, sentant un peu la paysanne. Le lit des malades et des infirmes, elle peignait les petits enfants, allumait le feu, faisait tiédir une tisane, s'essayait à tous ces héroïsmes, entraînait